

Chapitre I

[Biographie essentielle de Georges Friedmann]

Georges Friedmann est né à Paris en 1902 dans un milieu bourgeois. Il s'oriente vers la philosophie après avoir commencé des études de physique et de chimie. Il entre à l'école normale supérieure en 1923 et deviendra agrégé de philosophie. Au cours de ces années de formation il entretient des relations d'amitié intellectuelle où s'expriment ses sympathies pour le marxisme et l'Union soviétique. Il rencontre ainsi des philosophes qui marqueront la pensée française de l'entre-deux-guerres, et pour certains, les années 1960-1970. Georges Politzer (1905-1942), Paul Nizan (1905-1940), Jean Cavaillès (1903-1944), Georges Canguilhem (1904-1995), ou le sociologue Henri Lefebvre (1901-1991). Bien que jamais membre du parti communiste, Friedmann se considère lui-même, au cours des années 1920, comme « compagnon de route », et participe au *Comité contre la guerre et le fascisme*. En 1929, il utilise l'argent reçu d'un héritage pour fonder une société d'édition de revue, dans laquelle paraîtront, *La revue de psychologie concrète* dirigée par Georges Politzer, et la *Revue Marxiste*.

Il est nommé professeur au lycée de Bourges et y enseigne jusqu'en 1931. Il est ensuite appelé par le sociologue Célestin Bouglé

(1870-1940) au Centre de documentation sociale de l'École normale supérieure. Dans le même temps, il entreprend un apprentissage de mécanique à l'École professionnelle Diderot. Ses propres travaux s'orientent alors vers les questions du machinisme et de l'industrie. C'est au cours de cette période, 1932-1933, qu'il fait des voyages en Russie soviétique dans le cadre du Cercle de Russie neuve. Ses observations sur le travail en URSS et dans les pays socialistes sont complétées par des voyages en Angleterre et aux États-Unis durant la même période. Si ses travaux s'inscrivent dans le cadre du marxisme de son temps, ils se rattachent également au mouvement de refondation de l'histoire impulsé par Marc Bloch (1886-1944) et Lucien Febvre (1878-1956) à partir des années 1920. Friedmann publie plusieurs articles sur le travail dans la revue *Annales d'histoire économique et sociale*. Sa participation à la vie politique se poursuit. Il participe à la création en 1934 du Comité de vigilance des intellectuels anti-fascistes, et signe le manifeste des travailleurs appelant à la constitution du Front populaire. En 1936, il entreprend un troisième voyage en URSS et publie un ouvrage, *De la Sainte Russie à l'URSS*, qui lui vaudra une critique virulente du parti communiste. Les procès de Moscou, puis le pacte germano-soviétique mettent fin à son compagnonnage avec le parti communiste. En 1939, il est mobilisé comme lieutenant officier d'administration du service de santé. En 1940 il est victime des lois de Vichy sur les Juifs qui le prive de sa citoyenneté et du droit d'exercer son métier de professeur. Il rejoint Toulouse en zone libre où il poursuit son travail intellectuel et participe aux activités de la Résistance¹. Après la guerre, il est nommé professeur

1. Pour de plus amples développements sur l'évolution des rapports de G. Friedmann avec le communisme, l'URSS, le marxisme et sur son action dans la résistance, on peut

au Conservatoire des arts et métiers. Il participe, avec d'autres, tels que Raymond Aron (1905-1983), Georges Gurvitch (1894-1965), Jean Stoetzel (1910-1987) à la renaissance de la sociologie française à travers la création du Centre d'étude sociologique. Sous son impulsion, le travail devient objet d'étude sociologique à part entière. Dans le séminaire qu'il conduit à l'École des hautes études en sciences sociales se retrouvent des sociologues encore en formation mais dont les œuvres à venir marqueront la discipline, Alain Touraine, ou Henri Mendras (1927-2003). Il préside l'Association internationale de sociologie de 1956 à 1959. En 1960, explorant un autre champ de la modernité, complémentaire de celui du travail, il fonde le Centre des communications de masse, et la revue *Communications*, toujours publiée. Sous sa direction, et celle de Pierre Naville (1904-1993), est publié le *Traité de sociologie du travail* en 1964. Ses travaux porteront alors principalement sur les formes modernes de communication. Il meurt en 1977.

■ L'œuvre de Friedmann

Deux grands thèmes structurent l'œuvre de Friedmann. Le premier, et le plus important, concerne le travail humain et ses rapports avec la technique : *La crise du progrès, esquisse d'histoire des idées, 1895-1935* (1935) ; *Problèmes humains du machinisme industriel* (1946) ; *Esquisse d'une psycho-sociologie du travail à la chaîne* ([1941], 1948) ; *Révolution industrielle et crise du progrès* (revue *Annales. Économie, Sociétés, Civilisations*, N.3, 1948) ; *Où va le travail humain ?*

consulter la première partie de l'ouvrage de P. Grémion et F. Piotet (dir.), *Georges Friedmann un sociologue dans le siècle*, 2004.

(1950) ; *Le travail en miettes* (1956) ; *7 études sur l'homme et la technique* (1966). Le second, étroitement lié au premier dans les problématiques développées dans l'œuvre de Friedmann, analyse les effets de la technique sur la vie sociale en dehors des lieux de production, des ateliers et prend pour objet d'étude l'utilisation par les individus de leur temps de loisir ou temps libre. Ce second thème est présent dans certains des ouvrages déjà cités, comme par exemple *Où va le travail humain ?*, mais il est également plus précisément développé dans des textes comme : *Le loisir et la civilisation technicienne* (1960), *Le milieu technique : nouveaux modes de sentir et de penser* (1964).

L'œuvre de Friedmann comporte également toute une série d'articles et de textes qui accompagnent ses recherches, ses voyages d'études, ses engagements politiques et institutionnels. On peut citer pour illustrer ce propos¹ : *De la Sainte Russie à l'URSS* (1938) ; *De Boston au Mississippi* (*Esprit*, n° 156, 1949) ; *Problèmes d'Amérique latine* (1959). Dans les années 1930, Friedmann, sous le pseudonyme de Jacques Aron, a publié des romans et de la poésie : *Votre tour viendra* (1930), *Ville qui n'a pas de fin* (1931), *L'adieu* (1932).

Le dernier ouvrage de Friedmann, *La puissance et la sagesse* (1970), donne à la dimension morale et spirituelle de la condition humaine une place essentielle pour traiter du déséquilibre, qui caractérise le rapport de l'être humain à son environnement naturel et social, et qui est provoqué par la puissance du progrès technique. Ce déséquilibre menace l'équilibre physique et psychique de l'être humain producteur de biens et services. Friedmann abandonne cette fois complètement l'idée qu'il est encore possible grâce au seul apport du

1. Pour des références complémentaires, voir la bibliographie.

progrès technique, grâce à la rationalisation de la société de produire du bien être (autre que matériel) pour l'humanité. En fait désormais, il est convaincu que pour maîtriser la puissance du progrès technique, la transformation des conditions économiques, sociales et politiques ne suffit pas comme le pensaient Marx et les marxistes. Certes le marxisme est un ensemble révolutionnaire de moyens pour changer la société, mais il lui manque une dimension morale, éthique. Selon Friedmann, il n'y a pas d'âge d'or ou de paradis perdu, le sens, qu'il faut donner à l'existence de l'homme, à la condition humaine, est à inventer. Ce dernier ouvrage est pessimiste et sombre sur l'avenir de la condition humaine. Avant la fin des années 1960, Friedmann faisait « confiance à la science pour venir au secours du corps et de l'esprit de l'homme au travail, le défendre contre les effets d'une industrialisation anarchique et rapace », dans cet ouvrage, il écrit que seule une révolution spirituelle, c'est-à-dire un retour à l'individu et un effort sur soi parti de l'homme intérieur pourra permettre de dépasser le déséquilibre créé par la puissance technique. Un nouveau rapport au savoir et à la science s'impose, une prise de conscience nouvelle est indispensable, car la crise morale de la science est une des manifestations majeures du déséquilibre de l'homme dans le milieu technique contemporain.

L'ouvrage posthume *Ces merveilleux instruments. Essais sur les communications de masse* (1979), a été publié grâce à Marie Thérèse Basse qui a rassemblé des essais écrits par Friedmann dans les dernières années de sa vie. Ces essais issus de la revue *Communications* fondée par Friedmann avec notamment E. Morin et R. Barthes (1915-1980) portent surtout sur la télévision qui est selon lui « porteuse du meilleur comme du pire ». Dans ces essais

Friedmann dénonce également la publicité comme technique « de viol des foules, de persuasion clandestine » et responsable de « la création sans fin de besoins artificiels ». Dans ces essais, Friedmann, déterminé à ne pas renoncer à ses convictions humanistes, dénonce des œuvres dans lesquelles l'homme est inférieur à celles-ci. Il souhaite que le pire ne soit pas certain et que l'humanité déjoue les pièges qui la menacent.

Enfin, son *Journal de guerre 1939-1940*, publié à titre posthume en (1987), est un témoignage sur sa vie au quotidien durant une des périodes les plus noires de l'histoire de France qui commence avec la « drôle de guerre », qui se poursuit avec la déroute militaire, la débâcle, et qui se termine avec les débuts de l'occupation d'une grande partie de la France par l'Allemagne nazie et pour l'autre partie par la mise en place d'un gouvernement pétainiste à Vichy. Dans ce journal, Friedmann exprime explicitement ses interrogations sur la valeur morale du marxisme après les choix de politique internationale des dirigeants de l'URSS en 1939. Il manifeste également la persistance de ses convictions à l'égard d'un humanisme marxisant¹, ou bien d'un marxisme humanisme.

Dans son ouvrage *Problèmes du machinisme en URSS et dans les pays capitalistes* (1934), Friedmann fait de la collectivisation des moyens de production un moyen de résolution des conflits entre l'homme et la machine. Il abandonnera par la suite cette thèse, mais c'est bien dans cet ouvrage que l'on trouve les premiers thèmes

1. Friedmann s'engage pendant la guerre dans la résistance à Toulouse dans un réseau dit du « Musée de l'homme » fondé par Boris Vildé (1908-1942). Il rencontre dans ces circonstances des intellectuels résistants comme Jean Cassou (1897-1986) et retrouve Georges Canguilhem (1904-1995).

récurrents de ses recherches comme par exemple la promotion d'une nouvelle culture polytechnique qui s'oppose radicalement à l'hyper-spécialisation taylorienne. Un an plus tard, il publie *La crise du progrès* (1935) dans lequel il défend, au nom du marxisme, la valeur de l'idée de progrès contre les propos pessimistes des conservateurs des années 1930. Cet ouvrage est une première synthèse sur les questions du développement industriel et du progrès technique dans lequel le système taylorien et fordien est analysé en détail à partir d'une démarche pluridisciplinaire qui est à la fois technique, psychologique, économique et sociale. G. Friedmann, très favorable à l'élimination de ces funestes barrières qui cloisonnent les sciences humaines, considère tous ces aspects comme indissociables. *La crise du progrès* représente la première grande synthèse des travaux sur l'histoire de l'industrie et du travail (Pillon, 2009, p. 24).